

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
<b>Herausgeber:</b>	Association Jean-Jacques Rousseau
<b>Band:</b>	- (2000)
<b>Heft:</b>	56
 <b>Artikel:</b>	Jean-Jacques Rousseau et son "plus ardent ennemi" : Charles Borde
<b>Autor:</b>	Trousson, Raymond
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1080298">https://doi.org/10.5169/seals-1080298</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET SON «PLUS ARDENT ENNEMI»: CHARLES BORDE

Arrivé en avril 1740 à Lyon comme précepteur des enfants de M. de Mably, Jean-Jacques Rousseau n'a pas tardé à s'y faire des relations dont il rappelle le souvenir dans les *Confessions*. Outre le musicien Jacques David, qui l'aide à améliorer sa *Découverte du Nouveau Monde*, le chirurgien Gabriel Parisot à qui il adressa une épître, l'intendant de justice et finances de la ville et généralité de Lyon, Bertrand-René Pallu, et le brave Camille Perrichon, prévôt des marchands, il a fait la connaissance de Charles Borde<sup>1</sup>. Né le 6 septembre 1711, issu d'une famille de bourgeoisie enrichie dans le commerce des livres et fils d'un Trésorier général, Borde, qu'on destinait d'abord au barreau, était monté à Paris dans l'espoir de s'y faire un nom dans la littérature et y avait passé, sans éclat, quelques années au terme desquelles il était rentré dans sa ville natale auréolé d'une réputation d'esprit cultivé et de poète, mais aussi d'aimable libertin et d'esprit fort<sup>2</sup>. À sa mort, le 15 février 1781, il laissait une œuvre littéraire de peu de poids et surtout le souvenir de celui qui, trente ans plus tôt, avait jouté contre l'illustre Jean-Jacques. Le 13 juin 1781, les *Mémoires secrets* de Bachaumont lui rendirent un bref hommage:

Nous avons perdu depuis quelque temps M. Borde, académicien de [Lyon]. Il était peu connu en littérature parce qu'il était fort modeste, que la louange l'importunait et qu'il n'avait pas de prôneurs. Il a d'ailleurs peu imprimé, il osa entrer en lice contre J.-J. Rousseau et a fait deux discours pour réfuter les paradoxes de ce grand homme, lesquels pourraient figurer avec honneur à côté des œuvres de celui-ci. Il a fait des poésies légères dont quelques-unes ont été attribuées à Voltaire, entre autre la jolie épître sur *Les Castrati*. On a aussi de lui une très belle *Ode sur la guerre*, où il est tout à la fois poète et philosophe. Il a encore composé de très jolies comédies, du moins elles sont réputées telles par ceux qui les ont lues. Elles ne sont point imprimées, mais on espère qu'elles ne tarderont point à l'être. Une qualité très rare dans M. Borde,

<sup>1</sup> Nous adoptons l'orthographe retenue par R.A. Leigh dans son édition de la *Correspondance complète*.

<sup>2</sup> Pour les données biographiques, voir l'ouvrage de A. Ruplinger, *Un représentant de l'esprit provincial de l'esprit philosophique au XVIII<sup>e</sup> siècle, Charles Bordes, membre de l'Académie de Lyon (1711-1781)*, Lyon, 1915.

c'est qu'il ne parlait jamais de lui dans ses œuvres (*Mémoires secrets*, XVII, p. 226).

C'est vrai que son bagage n'était pas lourd. Outre les œuvres dont Rousseau avait été l'occasion, il laissait *Le Catéchumène*, ouvrage antireligieux, un *Tableau philosophique du genre humain*, un poème érotique imité de l'italien, *Parapilla*, une tragédie, *Blanche de Bourbon*, et *La Papesse Jeanne*, poème en dix chants. Ses *Œuvres diverses* parurent en 1783, en trois volumes.

Gavé de lectures, Jean-Jacques était descendu des Charmettes avec les principes austères d'un républicain à la Plutarque et l'on peut croire que ses nouveaux amis, lettrés, philosophes sans préjugés et libres penseurs s'employèrent à le déniaiser quelque peu. Ce n'est plus le sage ami de la retraite célébrant, dans *Le Verger de Madame de Warens*, le bonheur de «la solitude charmante» où il errait, avec Platon, Cicéron, Huyghens, Fontenelle, Pline et Nieuwentijt et se refusant «à tout frivole écrit», qui rime maintenant, précisément à l'intention de son ami Borde, une épître badine pour fêter la fin d'un «carême ennuyeux»:

Mais ce qui plus ici m'enchant,  
C'est mainte dévote piquante,  
Au teint frais, à l'œil tendre et doux,  
Qui, pour éloigner tout scrupule,  
Vient à la Vierge, à deux genoux,  
Offrir, dans l'ardeur qui la brûle,  
Tous les vœux qu'elle attend de nous (*OC II*, p. 1145).

Point trop austère non plus, celui qui, dans une autre épître, à Parisot cette fois, renie les vertus spartiates de Genève pour écouter «de plus sages leçons» et abjure les «maximes féroces» qui «nourrissent la fierté des cœurs républicains». Après tout, «un peu d'amusement», «des amis plus polis», «des plaisirs innocents», «bons mots, vers élégants, conversations vives», «attrait d'une vie opulente», «charme des beaux-arts» ne sont pas à dédaigner, puisque «rien ne doit être outré, pas même la vertu». Ses amis lyonnais avaient su convertir l'apprenti Caton. De la même époque, cette autre *Épître à M. Bordes*, où l'on se refuse sans doute à courber l'échine devant «un vil Crésus», mais où l'on salue sans aigreur «l'innocente industrie / Qui sait multiplier les plaisirs de la vie» pour emprunter sans rechigner «la route du luxe». Ce nouveau Rousseau a bien dépouillé le cilice. Lyon est devenue «le séjour charmant des enfants de Plutus», protectrice des arts et, grâce au commerce, la demeure d'*«un peuple de rois»*. C'est clair: dans cette cité active, opulente, enrichie par ses tissus, ses soieries, ses faïences, dotée d'une Académie et fière de sa culture, Jean-Jacques a découvert de nouvelles manières de penser et

de vivre. Dépaysé par la richesse, les arts, l'aisance des manières, il a senti s'ébranler ses convictions: le verger des Charmettes ou la civilisation? On pouvait donc être riche et aimable, et le luxe n'avait rien de si rébarbatif? Ses vieilles aspérités huguenotes s'érodaient sous le flot émollient du bien-vivre et de la culture, ses principes s'usaient au frottement de ces esprits affranchis. Même la galanterie ne lui était plus étrangère, à lui qui rime quelques vers pour une chanteuse ou tourne un madrigal à l'adresse de M<sup>me</sup> de Fleurieu. Petit-maître et fier de son allure quand il déambule, l'épée au côté, dans les rues de Lyon, et, presque homme du monde, il travaille à un opéra et hante la bonne société. Tel est l'homme qu'ont connu David, Pallu, Parisot et Borde, souriant sans doute des progrès de l'Allobroge résolu à adoucir ses maximes sévères. Et si ses amis d'alors ont eu de ses nouvelles par la suite, ce fut pour apprendre qu'il fréquentait chez M<sup>me</sup> Dupin, jouait les secrétaires d'ambassade et se frottait aux Encyclopédistes. Allons, on n'avait pas perdu sa peine avec un garçon doué à qui il fallait seulement délier l'esprit.

On peut donc imaginer l'étonnement de Charles Borde lorsque paraît, en janvier 1751, le *Discours sur les sciences et les arts*. Le moyen, quand il se souvenait du Rousseau qu'il avait connu et peut-être formé, de le reconnaître dans ces propos amers? Aussi fut-il, et mieux que bien d'autres, en droit de penser qu'il n'y avait là que paradoxes. Dans la nuée de contradicteurs qui s'acharnent sur le *Discours*, Borde tranche d'ailleurs par la solidité de ses réflexions. Il lut donc, dans l'assemblée publique de l'Académie de Lyon, le 11 mai et le 22 juin 1751, un *Discours sur les avantages des sciences et des arts* paru quelques mois plus tard dans le *Mercure de France* (décembre 1751, pp. 25-64). Si Jean-Jacques avait changé, Borde, lui, était resté le même et continuait de croire au progrès, aux bienfaits du savoir, à la politesse, à la monarchie, à l'efficacité du luxe et à une raisonnable inégalité des conditions.

Il entrait en matière sans déguiser son dédain d'une thèse qui paraissait un défi au bon sens: «On est désabusé depuis longtemps de la chimère de l'âge d'or; partout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples»<sup>3</sup>. À ses yeux, la civilisation est issue des sciences et des arts, l'histoire en témoigne: «La Grèce dut tout aux sciences, et le reste du monde dut tout à la Grèce» (II, 184) et l'on n'a guère lieu de s'extasier devant les «mœurs grossières» des Scythes et des Perses. Quant à Sparte l'ignorante, n'a-t-elle pas connu la décadence, ni plus ni moins qu'Athènes la savante? S'il est vrai que le développement

<sup>3</sup> Nous citons le *Recueil de toutes les pièces qui ont été publiées à l'occasion du Discours de M. J.-J. Rousseau sur cette question posée par l'Académie de Dijon pour le prix de l'année 1750: Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*, Gotha, Jean-Paul Mevius, 1753, II, p. 182.

des sciences coïncide parfois avec la corruption née de la prospérité, est-il légitime d'y chercher un lien de cause à effet? Les vices appartiennent à la nature humaine et «partout où il y aura des hommes, il y aura des vices» (II, 196). Quant au luxe, n'en parlons pas, puisqu'il naît, non des sciences et des arts, mais des richesses (II, 198), et quant à la politesse, si décriée par Rousseau comme le masque de l'hypocrisie, songeons qu'elle «rapproche les hommes» et qu'«une société douce et polie» est un des agréments de la vie. Et pourquoi s'attaquer à la curiosité, apanage de l'esprit humain, infinitement préférable, si elle est bien orientée, à une «ignorance qui n'est jamais bonne à rien» (II, 206)? Point non plus de récriminations contre le commerce et le luxe, «liens des nations», si l'on comprend que «le travail du pauvre est payé du superflu du riche» (II, 214). Et où a-t-on vu que les arts amollissent le courage? Voyez les Grecs et les Romains, les Français, les Espagnols et les Anglais, à la fois savants et conquérants, et oublions l'apologie des vertus guerrières, car la guerre est désormais «une barbarie passée de mode» (II, 216). N'envions pas enfin la barbarie des sauvages d'Afrique ou d'Amérique: «Partout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions et les crimes» (II, 217). La civilisation est plus que jamais le propre de l'homme, à une époque qui voit naître la grande entreprise encyclopédique. Aussi, «le plus beau spectacle de la nature, c'est l'union de la vertu et du bonheur; les sciences et les arts peuvent seuls éléver la raison à cet accord sublime» (II, 218). Le mérite de Borde, c'est d'apercevoir, au-delà d'un débat académique, la mise en cause d'une société qui veut croire au progrès, au perfectionnement, même lent et difficile, des esprits et des institutions, d'un monde moderne ouvert aux échanges, au commerce et jouissant du bien-être matériel dans un système économique fondé sur la circulation des richesses: «Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, et qu'un nombre infinité plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout, il fait l'espoir, l'émulation et la subsistance d'un million de citoyens, qui languiraient sans lui dans les horreurs de la mendicité» (II, 221). La frugalité célébrée par Rousseau n'est bonne que pour de petits États sans ressources. Sitôt qu'ils grandissent, l'inégalité s'installe, engendre le luxe et organise la société en fonction d'une hiérarchie nécessaire à une «monarchie vaste et puissante». Si cet ordre n'est pas moralement parfait, du moins assure-t-il la paix et la prospérité du plus grand nombre.

Au lieu d'entreprendre son adversaire sur telle ou telle «erreur», Borde avait su développer un système cohérent, et Rousseau se donna donc le temps de méditer sa *Dernière réponse*, publiée en avril 1752, texte important qui témoigne de l'évolution de sa réflexion aiguisée par les contradictions où, sans rien céder, il durcit au contraire ses positions. Jean-Jacques, qui se reprochait d'avoir négligé un homme

qui lui avait naguère rendu service, répond cette fois «honnêtement». Bien plus tard, il devait penser qu'il avait cependant blessé «l'amour-propre d'un bel esprit» et voir là l'origine de la haine de Borde acharné à lui nuire et à l'accabler «d'affreux libelles» (*OC I*, 281, 366). Le ton de sa *Réponse* s'est fait plus âpre. Il dénonçait une société où l'on ne croyait qu'à «ces mots affreux de *tien* et de *mien*», où ne se rencontraient que maîtres et esclaves, où la dépendance mutuelle aliénait sans pitié les individus, où le petit nombre osait nourrir son oisiveté «de la sueur, du sang et des travaux d'un million de malheureux». Quand Borde propose de transiger avec les réalités sociales, Jean-Jacques répond que la finalité de l'organisation sociale n'est pas d'assurer l'ordre établi ni le bien-être matériel, mais de tendre à un idéal de vertu et de valeurs supérieures<sup>4</sup>.

Les *Mémoires de Trévoux* se firent l'écho des deux textes, pas trop chaleureux à l'égard de Borde, qui leur semble manquer «de clarté, d'aisance, d'ordre et de logique», mais jugeant la réplique de Rousseau «un chef-d'œuvre de force et d'éloquence», et le *Mercure de France* pensa de même<sup>5</sup>.

Mal convaincu par la réponse qui lui avait été faite, Charles Borde revint à la charge en publiant, en avril 1753, un *Second discours sur les avantages des sciences et des arts*, lu à l'Académie de Lyon les 1<sup>er</sup> et 31 août 1752. Le Lyonnais avait compris que le *Discours* de Rousseau ne relevait pas du paradoxe ou de la provocation, mais d'un système concerté dont on commençait à entrevoir l'ampleur et avouait d'emblée que ses yeux s'étaient dessillés: «Je n'avais regardé le premier discours de M. Rousseau, que comme un paradoxe ingénieux, et c'est sur ce ton que j'avais répondu. Sa dernière réponse nous a dévoilé un système décidé, qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi. [...] Il s'agit ici tout à la fois de la vertu et du bonheur»<sup>6</sup>.

Mais si Rousseau tient la vertu pour un absolu moral, Borde s'en fait une conception plus sociologique, et lui assigne la mission de concourir à un équilibre dans lequel se réalisent l'ordre et le bien-être:

La société générale se décompose en société politique et civile, et en individus; la vertu de chaque individu ne saurait mériter ce nom, qu'autant qu'elle travaille à sa conservation et à son bonheur, relativement à la conservation et au bonheur des différents ordres de sociétés dont il est membre; toutes les vertus domestiques et civiles doivent être rapportées à ce principe et mesurées à cette

<sup>4</sup> A. Ruplinger, «Un contradicteur de J.-J. Rousseau. Le Lyonnais Charles Bordes», *Revue d'Histoire de Lyon*, V, 1914, p. 10.

<sup>5</sup> *Mémoires de Trévoux*, mai 1752, p. 1145-1147; *Mercure de France*, mai 1752, p. 131-132.

<sup>6</sup> *Second discours sur les avantages des sciences et des arts*, à Avignon, chez François Girard, 1753, p. 3-4.

règle; elles s'ennoblissent et s'élèvent à mesure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes (56-57).

À supposer, disait Borde, qu'il y ait eu un âge d'or, pourquoi n'a-t-il pas duré? En réalité, ce sont là contes de bonnes femmes, «des romans de vertu qui peuvent servir à l'édification des faibles, mais qui ne sauraient instruire les sages». Sparte et Rome, si vantées par Rousseau, avaient des mœurs barbares et féroces et il fallut que les sages et les savants leur donnent des lois. Rousseau oublie-t-il que «l'héroïsme cruel» des Scaëvola, Brutus, Régulus ou Caton est le corollaire de grands vices? «Ces efforts cruels de vertu sont la marque d'un mauvais siècle; il ne peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins» (59-60). À mesure que progresse la civilisation, les mœurs s'adoucissent et le sens moral s'affine. L'homme aurait été naturellement bon? «Mais quand je vois dans les trois quarts de l'univers l'ignorance et les vices réunis, si ces vices ne sont point dans la nature de l'homme, qu'est-ce donc qui leur a donné la naissance?» Ce n'est pas la science qui corrompt l'humanité, mais la richesse, et l'on voit en effet «que l'ostentation monstrueuse de quelques fortunes forme un contraste odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes» (68), mais, pensait Borde avec Voltaire, où l'égalité a-t-elle jamais régné? Il y revient, le luxe excessif est condamnable, mais, bien réglé, il donne du pain à ceux qui, sans lui, n'en auraient pas et l'équilibre se rétablit. Rousseau prétend que s'il n'y avait point de luxe, il n'y aurait point de pauvres. Erreur: «Il n'y aurait que des pauvres s'il n'y avait point de luxe» (81). Regrettions les excès, sans condamner le principe, et reconnaissons aussi que la corruption par les richesses «est du genre le plus excusable, puisqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la possession de tous les biens naturels, et qu'elle permet à chacun d'acquérir, de jouir, et d'être vertueux, sans être troublé par la violence et l'injustice» (68). Si l'inégalité sociale existe, car la propriété est sacrée, elle ne fait que reproduire l'inégalité naturelle: «La nature nous ayant destiné à vivre en société, il fallait que nos qualités fussent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devons occuper. [...] L'inégalité naturelle est la base de l'inégalité politique et civile nécessaire dans toute société» (73). Rien ne pouvait être plus éloigné de la pensée de Rousseau que cette télologie sociale, principe des sociologies conservatrices. Borde se déclarait donc partisan de l'ordre existant. Le système aristocratique est néfaste parce qu'il se fonde sur «un éternel esprit de révolte et d'ambition», la démocratie est livrée au caprice de la foule et Borde annonçait les réflexions de Mallet Du Pan, de Bonald, de Maistre ou de Benjamin Constant sur les périls d'une démocratie totalitaire: «Tous les extrêmes se rapprochent dans la démocratie; un peuple roi peut avoir des accès d'héroïsme, mais c'est par nature un terrible monstre» (18). Seule la monarchie est susceptible de

coordonner sagement les différents corps de la nation, d'assurer l'ordre et la paix et de favoriser, avec les sciences et les arts, la prospérité générale. Borde est donc confiant en l'avenir et croit au progrès, dont témoigne l'évolution des siècles passés: «Les misères et les crimes de la guerre ont été infiniment diminués; le droit des gens a étendu ses limites, et affermi ses principes» (70). D'ailleurs, quand bien même on se rangerait à l'avis de Rousseau, est-il opportun, puisqu'il n'a pas de remède à proposer, de désespérer l'humanité par «une satire inutile, injurieuse à l'Auteur de notre être» (120)? Rousseau convient qu'il ne faut pas brûler les bibliothèques, les universités et les académies. Donc, brisons là: «Enfin, nous sommes d'accord. [...] Ce n'est pas la peine d'en parler davantage» (126).

Borde répondait en conservateur, en gardien de la tradition et de la civilisation de la France moderne, sans exclure pourtant la possibilité de progrès et d'amélioration. Par Duclos, Rousseau entendit parler de sa réfutation avant de l'avoir lue et écrivit courtoisement à son ancien ami: «Je suis sensible à la promesse que vous me faites de me l'envoyer. Vous êtes, de tous ceux qui se sont mis sur les rangs, le seul adversaire que j'ai craint, ou plutôt le seul dont j'ai espéré de nouvelles lumières. [...] Mais, pour ne vous rien déguiser, j'ai tant médité mon sujet que je crois avoir prévu toutes les objections» (CC 197). Tout en l'assurant que leur «dispute littéraire [n'avait] pas causé dans [son] cœur la moindre altération», il mit en chantier une nouvelle réponse à Borde, puis renonça<sup>7</sup>, mais plus quaucun autre de ses contradicteurs, Charles Borde avait contribué à orienter sa réflexion de manière décisive vers la critique sociale et politique. Une heureuse coïncidence fit découvrir à Jean-Jacques, dans le *Mercure de France* de novembre 1753, la nouvelle question de l'Académie de Dijon qui le conduira à un *Discours sur l'inégalité*, manifestement nourri de quelques-unes des objections de Borde. Aussi peut-il écrire à M<sup>me</sup> de Créqui: «Le Discours de M. Borde, tout bien pesé restera sans réponse. [...] J'aurai peut-être l'occasion de mieux développer mes idées sans répondre directement» (CC 203). Son adversaire ne lui avait-il pas demandé s'il prétendait ramener les hommes à «l'égalité rustique des premiers temps»? N'assurait-il pas que «l'inégalité naturelle est la base de l'inégalité politique et civile»? C'était bien en effet l'occasion ou jamais de développer sa pensée sur ces questions.

<sup>7</sup> Il semble qu'il s'y fût montré moins aimable que dans sa lettre: «L'ouvrage que je me propose d'examiner est rempli de sophismes agréables qui ont encore plus d'éclat que de subtilité, et qui séduisent par un certain coloris de style et par les ruses d'une logique adroite sont doublement dangereux pour la multitude» (OC III, p. 107).

Borde fut-il ulcéré de ne pas recevoir de réponse à son second discours<sup>8</sup> et de ne pas bénéficier de la célébrité tapageuse qu'avait value à Rousseau l'interminable querelle menée autour de son premier écrit, ou bien considéra-t-il désormais son ancien protégé comme un philosophe dangereux, dont la critique sociale se faisait lourde de menaces, annonciatrice de révoltes ou de jacqueries? En tout cas, il ne cessera plus de s'acharner sur lui. «Il devint, dit Jean-Jacques dans les *Confessions*, mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs pour faire contre moi d'affreux libelles, et fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire» (*OC I*, 366)<sup>9</sup>. C'est sans doute excessif, mais il est vrai que Borde ne perdra plus une occasion de l'attaquer. Le 11 décembre 1753 et le 15 janvier 1754, il lut à l'Académie de Lyon une réfutation de la *Lettre sur la musique française*, réplique disparue<sup>10</sup> mais qui, même publiée, se fût perdue dans le flot des brochures et pamphlets furibonds suscité par la *Lettre*. Il ne critiqua pas non plus, directement du moins, le *Discours sur l'inégalité*, dont on n'a pas de mal à imaginer ce qu'il pouvait penser.

En revanche, *La Nouvelle Héloïse* retint son attention. Il n'était pas le seul: critiques, parodies, imitations ne tardèrent pas à se multiplier dans le sillage du grand roman. Voltaire lui-même donna l'exemple en publiant, sous la signature du complaisant marquis de Ximenès, ses quatre *Lettres sur La Nouvelle Héloïse ou Aloisia de Jean-Jacques Rousseau*, une plaquette de vingt-neuf pages où il s'essoufflait à railler une œuvre dont le succès l'irritait. Charles Borde crut bon de lui emboîter le pas en publiant, anonyme, une hargneuse satire. Le style pseudo-biblique était à la mode depuis *Le petit prophète de Boehmischesbroda* de Grimm, *Les trois chapitres* de Diderot ou *La Vision de Charles Palissot* de l'abbé Morellet, et Borde y recourt dans sa *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit sur La Nouvelle Héloïse*, publiée en mai 1761 dans le *Journal encyclopédique* (III, 88-99), puis sous forme d'une brochure qui connut plusieurs éditions. Le rédacteur du *Journal* présentait la *Prédiction* comme «une bonne critique, trop amère à la vérité, mais pleine d'esprit». Borde y dénonce les para-

<sup>8</sup> Cela ne semble pas être le cas, puisque, dans une lettre à Jacob Vernes, le 31 mars 1756, il parle de Rousseau comme de «mon adversaire, mon ami tout ensemble» (cité dans *CC III*, p. 309).

<sup>9</sup> Accusation tardive. Dans un fragment biographique datant sans doute de 1755-1756, Rousseau parle avec dédain de ses contradicteurs et ajoute: «Un seul mérite d'être excepté. Il savait penser et écrivait bien, il prit parti dans la querelle, il publia non contre moi comme les autres, mais contre mon sentiment deux discours pleins d'esprit et de vues et très agréables à lire mais il est certain qu'il ne fit en cela qu'enter son génie sur ses préjugés et donner un beau coloris aux erreurs vulgaires» (*OC I*, p. 1114).

<sup>10</sup> A. Ruplinger, *op. cit.*, p. 16.

doxes, sophismes et contradictions d'un prétendu philosophe, faux messie qu'il tient pour un charlatan:

En ce temps, il paraîtra en France un homme extraordinaire, venu des bords d'un lac, et il criera au peuple: Je suis possédé du démon de l'enthousiasme, j'ai reçu du ciel le don de l'inconscience; je suis philosophe, et professeur de paradoxe.

Et la multitude courra sur ses pas, et plusieurs croiront en lui.

[...] Et il soutiendra que les sciences et les arts corrompent nécessairement les mœurs, et il écrira sur toutes sortes de sciences et d'arts.

Et il soutiendra que le théâtre est une source de prostitution et de corruption; et il fera des opéras et des comédies.

Et il écrira qu'il n'y a de vertus que chez les sauvages, quoiqu'il n'ait jamais été parmi eux, et qu'il soit bien digne d'y être.

[...] Et il dira que tous les grands sont des valets méprisables; et il fréquentera les grands sitôt qu'ils auront la curiosité de le voir comme un animal rare venu des pays lointains.

[...] Et il dira aussi qu'il est impossible d'avoir des mœurs et de lire des romans; et il fera un roman, et dans son roman on verra le vice en action et la vertu en paroles; et ses personnages seront forcenés d'amour et de philosophie.

Et dans son roman on apprendra l'art de suborner philosophiquement une jeune fille.

Et l'écolière perdra toute honte et toute pudeur; et elle fera avec son maître des sottises et des maximes.

[...] Et elle lui donnera la première un baiser sur la bouche, et elle l'invitera à venir coucher avec elle, et il y couchera; et elle deviendra grosse de métaphysique, et ses billets doux seront des homélies philosophiques.

La suite était à l'avenant. On apprenait que, dans *La Nouvelle Héloïse*, l'autorité des parents était bafouée, qu'une jeune fille y donnait à son amant «des leçons obscènes de chasteté solitaire», qu'un athée y passait pour un homme vertueux, qu'on y élevait les enfants sans que «personne ne leur apprenne qu'il y a un Dieu», que le héros, ivre, «dira des ordures grossières à sa céleste et sainte maîtresse, et fera pis encore avec des filles de joie». Et tout cela sans qu'on cesse un instant de parler philosophie et vertu. La conclusion résumait l'enseignement du roman:

Et tout le livre sera moral, utile et honnête, puisqu'il prouvera que les filles sont en droit de disposer de leur cœur, de leur main et de leurs faveurs, sans consulter leurs parents et sans aucun égard à l'inégalité des conditions.

Et que pourvu qu'elles parlent toujours de vertu, il est inutile de la pratiquer.

Et qu'une jeune fille peut d'abord coucher avec un homme, et qu'elle doit ensuite en épouser un autre. Et qu'en se livrant au vice, il suffit d'avoir de temps en temps les remords, pour être vertueux.

Et qu'un mari doit recevoir l'amant de sa femme dans sa maison.

Et que la femme doit l'embrasser sans cesse, et se prêter de bonne grâce aux plaisanteries du mari et aux égarements de l'amant.

Et elle dira que l'amour est inutile et déplacé entre deux époux, et elle le prouvera ou croira le prouver.

Et le livre sera écrit d'un style emphatique pour en imposer aux personnes simples.

[...] Et, semblable aux empiriques qui font exprès des blessures pour montrer l'excellence de leur baume, il empoisonnera les âmes pour avoir la gloire de les guérir; et le poison agira violemment sur l'esprit et sur le cœur; et l'antidote n'opérera que sur l'esprit et le poison triomphera. Et il se vantera d'avoir ouvert un précipice; et il se croira exempt de tout reproche, en disant, tant pis pour les jeunes filles qui y tomberont, je les ai averties dans ma préface; et les jeunes filles ne lisent jamais les préfaces.

[...] Et on admirera comment, avec une âme pure et honnête, il a pu faire un livre qui ne l'est pas.

Et ceux qui croyaient en lui n'y croiront plus.

Julie von Bondeli se scandalisa de la *Prédiction*: «J'admire combien on peut avoir d'esprit, lorsqu'on veut seulement être méchant; [...] combien on peut voir de conséquences dangereuses, lorsqu'on possède le rare talent d'extraire le venin d'un ouvrage; combien tout ouvrage de morale peut devenir venimeux, lorsqu'on change de place ce qui a été écrit dans un ordre déterminé, lorsqu'on omet les idées intermédiaires, et lorsque enfin on perd de vue le but dans lequel le tout a été composé» (CC 1402). Cette méchante satire – qu'on attribua aussi à Voltaire: on ne prête qu'aux riches (CC 1348)<sup>11</sup> – s'attira aussitôt une réplique du jeune Charles-Joseph Panckoucke qui devait devenir, à la veille de la Révolution, l'un des géants de l'édition. Indigné, il se fit le champion de Jean-Jacques dans une *Contre-prédiction au sujet de La Nouvelle Héloïse* parue en juin dans le *Journal encyclopédique*. Panckoucke adoptait le même style biblique

<sup>11</sup> C'est le cas de Jean Rousseau qui écrit à Jean-Jacques, le 13 octobre 1761, que Voltaire, «jaloux d'une gloire solide», est l'auteur de la *Prédiction* et la juge injurieuse (CC 1504).

en prenant partout le contre-pied de la *Prédiction* pour montrer comment Rousseau romancier demeurait bien un maître de morale.

Borde ne s'en tint pas là. En 1763, il publie, toujours anonyme, une *Profession de foi philosophique* imprimée à Amsterdam par Marc-Michel Rey, l'éditeur attitré de Rousseau – un comble! – et à Lyon par les frères Perisse, qu'on lira plus loin. Ce texte, parodie de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* qui s'en prend à *La Nouvelle Héloïse* et à l'*Émile*, rassemble sarcastiquement la plupart des critiques adressées à Jean-Jacques par ses adversaires. Borde s'y donne pour un disciple éperdu d'admiration, un jobard résolu à suivre en tout les enseignements du maître, le jeu consistant à dénaturer burlesquement les idées du philosophe. Le premier *Discours* enseigne donc – Voltaire l'avait dit déjà en 1755 dans son *Timon* – à brûler tous les livres, le second à bannir la pensée, apanage souverain de l'humanité, la *Lettre à d'Alembert* à convier les filles à danser nues avec les garçons, *La Nouvelle Héloïse* à aimer la femme d'autrui et même à en convoiter deux à la fois, l'*Émile* à bannir le raisonnement, à prêcher une éducation négative qui n'est que perte de temps, à mépriser les sciences et à oublier ce qu'on doit à sa patrie. C'est surtout l'individualisme du traité d'éducation qui irrite Borde. À l'en croire, la *Profession de foi du Vicaire savoyard* accumule absurdités et contradictions, donne pour seul maître à l'individu sa conscience. Professeur de désordre, Rousseau montre qu'il n'est pas de bonne loi et, au nom de la liberté, professe l'anarchie et bafoue toutes les vérités communément admises. Servi par un style éblouissant, il entraîne les naïfs, corrompt les esprits, jette le ridicule sur les traditions. Orgueilleux sophiste, il ne serait qu'un jongleur, un charlatan, si sa philosophie n'était celle d'un naufrageur qui réclame à cor et à cri une chimérique égalité, ruine les justes conventions sociales en montrant qu'un honnête homme peut épouser la fille du bourreau et ôte au citoyen le frein nécessaire de la religion.

Il est singulier qu'après de telles sorties, Borde se juge en droit d'assurer, en finale, qu'il respecte «la personne, les mœurs et les talents» de «l'agresseur du genre humain», quoiqu'il ait cru de son devoir de «combattre des systèmes outrés et dangereux». Sa *Profession de foi philosophique* donne en tout cas une assez juste idée des critiques adressées à Rousseau par ses adversaires. À aucun moment, Borde ne semble se douter, pas plus que ses contemporains, qu'il a affaire à un système cohérent. Comme son siècle, il a de l'œuvre une connaissance fragmentaire, sans en soupçonner la cohérence et le projet d'ensemble. C'est pourquoi il s'en prend successivement à l'homme à paradoxes, au contempteur des sciences et des arts ou à l'«animaliste» du second *Discours*, à l'ennemi du théâtre, au romancier de *La Nouvelle Héloïse* ou au pédagogue et à l'apôtre de la religion naturelle de l'*Émile*, sans déceler la continuité profonde de la pensée ni les liens qui unissent ces œuvres dans un

système où la thèse soutenue dans un écrit prend appui sur celle démontrée dans l'écrit antérieur.

La *Profession de foi philosophique* ne plut pas à tout le monde. Grimm en trouve «la forme et la tournure maussades»<sup>12</sup>. En revanche, Bachaumont reconnaît que «l'on cherche à tourner en ridicule les ouvrages de M. Rousseau», mais qu'il faut «rendre justice à l'esprit et à la bonne plaisanterie de l'auteur» dans «un des meilleurs ouvrages faits contre l'immortel Rousseau» (I, 276). De son côté le *Journal helvétique* (septembre 1763, 291-299) salue un texte d'«une ironie fine et délicate», une «petite brochure très ingénieuse et qui mérite bien l'attention du public». Charles Bonnet, qui déteste Jean-Jacques depuis belle lurette, parle d'«une ironie agréable et pleine de sel» (CC 2908).

La critique de Borde se situe désormais, même pour le ton, dans le sillage voltaire et recourt aux mêmes stratégies que le patriarche de Ferney pour déconsidérer celui que Voltaire tenait pour le Judas de la philosophie. Voltaire l'avait d'ailleurs félicité, le 26 octobre 1753, de son *Second discours sur les avantages des sciences et des arts*. N'est-ce pas Borde qui, le 26 novembre 1754, l'a accueilli et fait son éloge dans l'assemblée de l'Académie de Dijon? Du reste, on retrouve bien chez Voltaire les mêmes appréciations. Rousseau, lui dit-il le 4 mars 1765 (Best. 12431), «ne ressemble aux philosophes que comme les singes ressemblent aux hommes». Le Vicaire, écrit-il le 15 mars 1767, «se contredit lui-même en étant pénétré de respect pour des mystères qu'il trouve absurdes». Borde est du même avis au sujet du fou détracteur de la civilisation et c'est en somme l'opinion de son correspondant que Voltaire résume en lui écrivant, le 29 novembre 1766: «Je ne lui trouve aucun génie; son détestable roman d'*Héloïse* en est absolument dépourvu, *Émile* de même, et tous ses autres ouvrages sont d'un vain déclamateur» (CC 5589). Il n'est donc pas surprenant que Voltaire applaudisse à la *Profession de foi* et en félicite l'auteur: «Il y a une certaine *Profession de foi philosophique*, digne des *Lettres provinciales*. Je voudrais bien l'avoir faite» (CC 5589). Ses éloges n'étaient peut-être pas désintéressés. Dans la même lettre, il feint de se demander si sa *Lettre au Docteur Pansophe* ne serait pas de l'abbé Coyer, ou même de Borde et, ajoute-t-il, «je le crois, parce qu'elle est charmante». Borde lui retourna le compliment en disant qu'on l'attribuait au contraire à Voltaire lui-même. Comme on est alors au cœur de l'«affaire infernale», Borde a pris résolument parti pour David Hume et le clan des philosophes. Il se réjouit que Jean-Jacques ait perdu dans la querelle un bon nombre de ses partisans et, alors qu'il avait reconnu le talent de Rousseau dans la note finale de sa *Profession de foi*, il est maintenant trop heureux de

<sup>12</sup> Cité dans CC XVII, p. 229.

chanter la palinodie et de rompre définitivement les derniers liens d'estime qui pouvaient le rattacher à ce faux génie, cet extravagant, ce fou:

Rousseau est enfin dévoilé; il a raté en plein sa statue, j'ai trouvé Paris déchaîné contre lui; jamais on n'a tourné bride si court; en Angleterre où j'ai été cette année, c'est encore pis: c'est du mépris tout pur. [...] Son triomphe ne pouvait être assuré qu'à Genève, en persuadant aux horlogers de cette ville, qu'ils sont fort au-dessus des ducs et pairs de France.

Je confesse ma coulpe d'avoir accordé du génie à Rousseau; vous me pardonnerez, si vous jugez que c'était un égard pour un préjugé trop répandu, et une petite guirlande sur la victime; quant à l'éloquence, je ne saurais la lui refuser absolument; il a certainement de beaux détails; peut-être tout son art est-il de paraître fortement ému ou persuadé des sentiments et des idées qu'il exprime. Je suis pourtant forcé d'avouer que son *Héloïse* et son *Émile* ne peuvent soutenir l'épreuve d'une seconde lecture. J'en ai cherché la cause; j'ai trouvé que son style était lourd, chargé, pénible, de mauvais goût; il est trop évident que la vérité et la nature n'ont pas besoin de ce pesant appareil, qu'elles doivent avoir une démarche plus libre et plus franche; et dans une suite de volumes, il n'y a pas moyen d'être à la déclamation et au sophisme pour toute nourriture; des extravagances avec de l'humour, des puérilités avec de l'énergie font un contraste insoutenable; on se lasse d'être gourmandé par un fou (CC 5607).

Les deux hommes sont si bien en communion de sentiments et d'idées que Voltaire, non content de crier partout que la *Lettre au Docteur Pansophe* est de Borde (CC 5620, 5651), a le toupet de le soutenir à Borde lui-même ou plutôt de l'inviter à en endosser la paternité:

Le style en est parfaitement conforme à la *Profession de foi* très plaisante que vous fîtes il y a quelques années entre les mains de Jean-Jacques. [...] Si vous vouliez ajouter à cette confession générale que vous vous êtes réjoui fort agréablement à ses dépens dans la *Lettre à Pansophe*, vous auriez une absolution plénière.

[...] Je ne trouve dans la publication de la *Lettre à Pansophe*, d'autre défaut, sinon qu'elle me met en contradiction avec moi-même comme Jean-Jacques. Je dis à M. Hume qu'il y a plus de sept ans que je n'ai écrit à ce polisson, et cela est très vrai. La *Lettre à Pansophe* semble me convaincre du contraire. Vous m'avez toujours marqué de l'amitié, je vous en demande instamment cette preuve. La *Lettre à Pansophe* vous fait honneur et me ferait du tort (CC 5619).

Voltaire eut beau dire: Charles Borde était moins complaisant que le marquis de Ximenès. Par la suite, le Patriarche se plaira encore à révéler à son correspondant le scandale de l'abandon des enfants – un secret qui, à vrai dire n'en était plus un pour personne depuis qu'il l'avait révélé à l'Europe, à la fin de 1764, dans *Le Sentiment des citoyens*.

Quant à Charles Borde, il devait revenir une dernière fois à Rousseau sans avoir rien perdu de sa hargne. Le 2 décembre 1766, l'ancien jésuite Louis Jacquet, reçu à l'Académie de Lyon, avait prononcé un discours aux accents rousseauistes: *Quels sont les abus qui rendent la science funeste?* Le 5 mai de l'année suivante, Borde riposta par une *Apologie des sciences et des lettres*, à laquelle Jacquet répliqua à son tour, le 9 février 1768, en dissertant *Sur l'influence des lettres à l'égard des mœurs*. Le 1<sup>er</sup> mai, Borde s'expliqua à nouveau *Sur l'utilité de la science et des arts*, sans dissimuler son animosité profonde à l'égard de Jean-Jacques. Reprochant à Jacquet de «déifier l'ignorance et [de] prétendre qu'elle seule est l'asile des mœurs», il s'emporte contre un philosophe à la fois contradictoire et séditieux:

Ce philosophe misanthrope, atrabilaire et destructeur, sans lois, sans patrie, sans religion décidée, pouvait à son aise admirer Sparte et Rome naissante et décrier ensuite tous les gouvernements, célébrer les institutions politiques de Genève et les déchirer peu de temps après, fouler aux pieds la monarchie et vivre dans son sein et revenir enfin y chercher le seul asile qui lui restait, vanter les sauvages les plus abrutis et passer sa vie volontairement parmi les peuples les plus éclairés, toujours inconséquent, toujours contradictoire à lui-même, fugitif de système en système comme de contrée en contrée; semblable à l'Arabe vagabond ou au barbare sans demeure fixe, il pouvait dans ses excursions rapides et imprévues porter en tous lieux la flamme et le fer, sans crainte pour ses propres foyers, puisqu'il n'en avait point.

[...] Lorsqu'on prouvait invinciblement à M. Rousseau que les sciences exactes et proprement dites ne pouvaient avoir en aucun cas une influence contraire aux mœurs, il tranchait le nœud, en répondant que toute curiosité est vaine, dangereuse et coupable, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. Mais si le censeur [Jacquet] veut employer cette réponse qui est la seule, dès lors il ne peut plus être ni académicien, ni citoyen, ni chrétien, sans devenir contradictoire à lui-même le plus radicalement qu'il est possible (CC XXXV, p. 329-330)<sup>13</sup>.

<sup>13</sup> Voir A. Ruplinger, *Un représentant provincial*, p. 220-222. La querelle se poursuivit pendant quelques années encore, les deux adversaires multipliant les discours académiques jusqu'en décembre 1774 (*ibid.*, p. 222-223).

Quelques-unes des expressions de ce texte résument assez la conception que se fait Borde de l'action de Rousseau: c'est un «destructeur», un homme «sans lois», «sans religion décidée», adversaire de toute forme de gouvernement, un penseur dont les idées subversives ont porté jusque dans sa patrie – allusion aux troubles suscités par la condamnation d'*Emile* et du *Contrat social* – «la flamme et le fer». Borde est de ceux qui, dès le *Discours sur les sciences et les arts*, ont perçu la portée implicitement révolutionnaire de cette dispute académique. Défenseur d'une raisonnable inégalité sociale, de l'industrie et du commerce, de la hiérarchie du rang et de l'accroissement des richesses, dès le début il devine en Jean-Jacques un redoutable anarchiste. Ses sarcasmes et ses railleries ne doivent pas dissimuler le sérieux de ses critiques. Lorsque Rousseau s'en prend à la politesse pour dénoncer une société du masque et de l'hypocrisie, le Lyonnais s'aperçoit bien qu'on n'aborde pas une vaine question d'urbanité et de bienséances. «Il entre dans la politesse, écrivait-il dans son premier *Discours*, plus de philosophie qu'on ne pense; elle respecte le nom et la qualité d'homme, elle seule conserve entre eux une sorte d'égalité fictive, faible, mais précieux reste de leur ancien droit naturel» (Mevius, II, 200). C'était comprendre que souhaiter l'abolition de cette politesse qui déguise les inégalités, c'était aussi, en conséquence, souhaiter l'instauration d'une société égalitaire où elle ne serait plus nécessaire. C'est aussi pourquoi Borde, dans sa *Profession de foi*, tient les propos de Jean-Jacques pour «outrés et dangereux».

RAYMOND TROUSSON  
*Université libre de Bruxelles*

---

*Le texte reproduit ci-après est celui de l'édition de 1763:*

PROFESSION / DE FOI / PHILOSOPHIQUE / [ornement typographique] /  
A AMSTERDAM / Chez MARC MICHEL REY. / *Et se trouve A LYON, /*  
*Chez LES FRERES PERISSE / [deux traits] / 1763.* In-8° de 30 pages.

*NB: Les numéros entre crochets indiquent les pages du texte imprimé.*